

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

AP21

118

23

Page

11675

80

971.4

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

NATIONAL LIBRARY
 "Hâtons-nous de raconter les délicieuses
 histoires du peuple avant qu'il les
 ait oubliées"
 CHARLES NODIER.
 OCT 30 1969
 BIBLIOTHEQUE NATIONALE

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

MARS

7eme volume, 3me livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES CARTIER

1888

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o Bégon	BENJAMIN SULTE
2o Coins de paysages	HENRY GRÉVILLE
3o Mme de Hautefeuille (nouvelle)	NOEL BAZAN
4o Les drames de Berlin	XAVIER MARMIER
I.—Kleist.	
II.—Charlotte Stieglitz.	

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance	\$2.00
“ payable dans l'année	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

Dépt du Secrétaire d'Etat,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

BÉGON

I

Michel Bégon, de la ville de Blois, avait épousé Madeleine Druilon. Leur fils aîné, Michel, qui fut intendant du Canada, naquit en 1676 : le second, Scipion-Jérôme, devint évêque et comte de Toul, puis prince du St-Empire. Le troisième et dernier, Claude-Michel, né en 1683 ou en 1687, fut gouverneur des Trois-Rivières.

Les dictionnaires mentionnent aussi un certain Étienne Bégon, avocat au parlement et juriconsulte, qui mourut à Paris en 1726. Je ne sais s'il était parent de ceux-ci.

Michel Bégon, le père, fut successivement commissaire général à Brest et intendant des galères de France.

Le marquis de Seignelay, fils du grand Colbert, protégeait Bégon : il lui procura l'intendance des îles françaises situées à l'entrée du golfe du Mexique. Ceci paraît avoir eu lieu vers 1683, sinon cette année-là même.

Bégon était apparenté aux Pontchartrains. C'est probablement grâce à ceux-ci qu'il obtint les faveurs de Seignelay. Et puis, de Colbert à Pontchartrain il n'y a pas loin.

Au mois de septembre 1684, le sieur Cavelier de la Salle, conduisant une expédition navale destinée à la découverte des bouches du Mississipi, était rendu aux îles françaises. Parmi les principaux fonctionnaires auxquels il devait recourir se trouvait M. Bégon, intendant de ces îles qui, en ce moment, stationnait à Port-de-Paix, île de Saint-Domingue. Charlevoix dit que l'intendant s'était rendu en cet endroit sur

une commission spéciale du roi, pour aider M. de Cussi, le gouverneur, à régler la police, donner une forme à l'administration de la justice, et remédier à plusieurs désordres qui ruinaient le commerce de cette colonie naissante.

Louis Phéliepeaux, comte de Pontchartrain, premier président du parlement de Bretagne (1667), intendant des finances du royaume (1689), secrétaire d'Etat (1690), chancelier (1699), décédé en 1727, pratiquait le népotisme avec un sans-façon comparable à celui du grand Colbert. Il n'eut garde d'oublier notre intendant, lequel d'ailleurs paraît avoir eu les mérites nécessaires aux emplois qu'on lui confia. C'est toujours ainsi. J'approuve un ministre qui ouvre des carrières aux membres de sa famille lorsque ceux-ci ont de la valeur. L'aristocratie pratiquait ce genre de népotisme. La démocratie qui l'imite fuit bien.

Le 20 juin 1689, Louis XIV déclarait la guerre à Guillaume d'Orange, qui venait de renverser le roi d'Angleterre, son beau-père, pour prendre le trône. Bégon, intendant à Rochefort, l'Aunis et la Saintonge, reçut ordre de préparer les munitions qui devaient être embarquées à Rochefort, sur deux vaisseaux, que le sieur de la Caffinière menait au Canada, pour se placer lui-même sous le commandement du comte de Frontenac. (Charlevoix I. 545.)

En 1696, Bégon, intendant à la Rochelle, fit armer, à Rochefort, l'*Encieux* et le *Profond*, qui furent placés sous le commandement de deux Canadiens, Le Moyne d'Iberville, et Denys de Bonaventure, pour une expédition contre les Anglais de l'Acadie et ensuite contre Terre-neuve et la baie d'Hudson. (Ferland, II, 296.)

C'est la dernière fois que je rencontre un acte concernant Michel Bégon. Il s'agit à présent de suivre son fils aîné, nommé aussi Michel.

VIDEOS .AVOIS
 AAAAA

Bibaud confond Michel Bégon, premier de nom, avec le fils de celui-ci qui fut intendant du Canada. Il ajoute que son personnage " est célèbre par son cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes et de coquillages recueillis dans les quatre parties du monde, par sa bibliothèque, et pour avoir fourni à Perrault les matériaux pour les *Hommes Illustres de France*." Ces louanges s'adressent, je crois, au premier Bégon, père de notre intendant.

Une lettre m'arrive qui me reproche de signaler trop souvent les erreurs de mes devanciers. Pourquoi donc accepterais-je ces erreurs ? Pourquoi les passerais-je sous silence ? On consulte les livres de ces écrivains. Je veux que l'on possède aussi leur correctif. Si je trouve une erreur dans Tanguay je la signale. Qui a le privilège de se tromper et de n'être pas repris ? Bibaud est un rude travailleur, mais s'il ennêle la chaîne d'une narration, on prend le fils pour le père, je le dis. Je dis ce que je sais. Que l'on s'arrange ensuite ! Depuis trente ans que je pense tout haut, c'est-à-dire, que j'imprime à mesure que je pense, j'ai indiqué bien des erreurs, mais je n'ai jamais attaqué personne.

II

Michel, fils de Michel Bégon, épousa Jeanne-Elizabeth de Beauharnais (1). La date du mariage n'est pas connue ; mettons que c'était vers l'année 1700.

En 1710, dit Charlevoix, M. de Beauharnais avait déjà succédé à M. Bégon dans l'intendance de La Rochelle et de Rochefort. Était-ce le père Bégon ou son fils ? Et lequel des Beauharnais ?

(1) Dans mon article du mois dernier, j'ai oublié de dire que François de Beauharnais, l'intendant du Canada, se qualifie de chevalier, seigneur de la Chaussée, Beaumont et autres lieux, dans une pièce du 21 avril 1705. (*Titres Seigneuriaux* page 62.)

Les sieurs Jacques et Antoine-Denis Raudot, père et fils, se retirant de l'intendance du Canada, on désigna Michel Bégon pour les remplacer. Gédéon de Catalogne écrit, dans son *Recueil*, sous la date de 1711 : " M. Bégon, nommé intendant du Canada, ne s'y rendit point. Cependant l'indisposition de M. Raudot, père, par le conseil des médecins, le contraignit de passer en France, après avoir commis M. d'Aigremont aux affaires de l'intendance, de quoi il s'acquitta très-bien."

Antoine-Denis Raudot était passé en France en 1710, son père restant à Québec jusqu'à l'année suivante.

M. Ferland dit : " M. Bégon, inspecteur général de marine et ordonnateur du département de Rochefort, avait été nommé, en 1710, intendant du Canada, mais il ne put se rendre à Québec avant le mois de septembre 1712."

Cette année 1712, un M. de Beauharnais était intendant à la Rochelle et à Rochefort, d'après le même auteur.

Charlevoix (II. 512) note que Michel Bégon, intendant du Canada, était fils de Michel Bégon, ancien intendant des îles d'Amérique. Ceci paraît certain.

La commission du nouvel intendant est du 31 mars 1710. Le roi l'y qualifie " d'inspecteur général de la marine et ordonnateur au département de Rochefort." (*Edits & Ordonnances* III. 63).

Bégon apportait ici des vues larges. Il entendait l'extension de la Nouvelle-France vers l'ouest. Au moment de la décadence de Louis XIV en Europe, cette politique américaine avait à la fois de la hardiesse et du bon sens. Il pénétra mieux que Vaudreuil les mystères de notre continent. Tous deux étaient hommes à faire de grandes choses—mais le grand siècle était fini. Le gachis de la Régence pesa sur Bégon, sur le Canada, sur tout un monde. L'intendant eut

beau se préparer, à l'aide des mémoires de Perrot, à dominer le centre de l'Amérique du Nord, on ne le comprit pas et il n'eut pour toute satisfaction que le plaisir de laisser à son parent Beauharnais l'accomplissement de ses vues. Beauharnais, mal secondé, mais courageux, porta le nom de la France aux plaines que traverse aujourd'hui notre chemin de fer du Pacifique. Il se servit de La Vérendrye, un homme incomparable, et, avant que de retourner en France, il sut où étaient situées les Montagnes-Rocheuses, ces bornes du monde américain.

La nuit du 5 au 6 janvier 1713, à Québec, le palais de l'intendant brûla. M. et madame Bégon se sauvèrent en robe de chambre. Quatre de leurs gens y périrent. Quelques mois plus tard, naquit leur premier enfant, Michel, qui mourut en 1715.

Dans la *Biographie Universelle*, publiée à Paris en 1844, je trouve cette note qui m'étonne par sa nouveauté : " Raymond-Balthazar, marquis de Phelypeaux, secrétaire d'Etat et diplomate, né en 1671, mourut en 1713, au Canada, où il avait été envoyé comme gouverneur " Le gouverneur du Canada était alors M. de Vaudreuil. Que devons-nous penser de ces lignes ? Erreur ou vérité ?

Les années 1713-15 furent activement employées par Vaudreuil et Bégon. Ces deux puissances ne s'accordaient pas toujours, mais le résultat de leur travail n'en est pas moins une preuve de leur intelligence et de leur patriotisme. S'ils différaient d'opinion dans les moyens à prendre, ils entendaient bien tous deux contribuer au développement de la Nouvelle-France et à la grandeur du roi. Nous savons que les privilèges et immunités que possédaient en ce pays, comme aussi en France, les gouverneurs et les intendants, étaient la source de malentendus déplorables entre eux, et dont la chose publique souffrait invariablement.

M. de Vaudreuil se voyant assuré de la paix du côté des Anglais et des Iroquois, "songea sérieusement, de concert avec M. Bégon, successeur de M. Raulot, à fortifier et peupler la colonie, où il voyait avec douleur que le nombre des habitants semblait diminuer, au lieu d'augmenter." (Charlevoix II, 402.)

Nicolas Perrot écrivait, entre 1712 et 1717, son précieux mémoire sur les mœurs et coutumes des Sauvages de l'Ouest, à la demande de Bégon. Cet intendant passa le manuscrit au Père Charlevoix qui sut en faire bon usage.

Le 27 août 1715, naquit Elizabeth, fille de Michel Bégon, laquelle fut baptisée à Québec, le 14 mars 1717, dans la chapelle du palais de l'intendant. D'où provenait ce délai entre la naissance et la cérémonie du baptême? Probablement de ce que l'on voulait avoir un parrain qui ne se trouvait pas sur les lieux. En effet, l'acte au registre de la paroisse constate que ce répondant fut Messire François Bégon, chevalier, conseiller du roi, grand-maître des eaux et forêts de France, département de Blois et Berry, représenté par le sieur Jean Martel, marchand, seigneur de la rivière St. Jean, en Acadie. Ce François Bégon pouvait être un frère de Michel Bégon, père.

Michel Bégon, intendant du Canada, fit baptiser, à Québec, en 1718, sa fille M-Madeleine; en 1719 Catherine; en 1723 François-Louis, et en 1728 un enfant qui mourut aussitôt.

M. de Chazel, qui devait remplacer M. Bégon, périt en 1725 dans le naufrage du *Chameau* avant qu'e d'avoir vu la colonie. Le marquis de Beauharnais étant nommé gouverneur de la Nouvelle-France, arriva à Québec vers la fin du mois d'août 1726, accompagné de M. Dupuis pour remplacer M. Bégon.

Madame Bégon était sœur de M. de Beauharnais le nouveau gouverneur, et celui-ci était frère de M. de Beauharnais qui avait été intendant en Canada.

M. Tanguay dit que notre intendant Bégon se nommait Claude-Michel. N'était-ce pas plutôt son frère qui portait ce double nom de baptême ? Il dit aussi qu'il était enseigne de vaisseau, capitaine des troupes (sont-ce là des grades applicables à un intendant ?) Je crois que, sur quelques points, il y a confusion entre les deux frères.

Dès son arrivée en Canada, on voit que " Michel Bégon. " s'intitule : " chevalier, seigneur de la Picardière, Murbelin et autres lieux, conseiller du roi en ses conseils et au parlement de Metz, intendant de justice, police et finances de la Nouvelle-France." (*Edits & Ordonnances* III. 158.)

Au moment où M. de Vaudreuil mourait dans son gouvernement de la Nouvelle-France, montait au pouvoir, à Versailles un personnage de la famille Philippéaux qui a joué un grand rôle dans les affaires d'Europe et d'Amérique. C'est lui sans doute qui désigna M. de Beauharnais pour le premier poste de la Nouvelle-France.

J. Frédéric Philippeaux, comte de Maurepas, né en 1701. eut dès 1725 le portefeuille de la marine et celui de la maison du roi. Son pouvoir dura jusqu'en 1749. Il reparut aux affaires en 1771, et s'y maintint jusqu'aux premières crises de cabinet qui firent présager la révolution.

L'intendant Bégon paraît être repassé en France en 1728, sinon plus tard. Il fut nommé intendant du Havre et des armées navales, puis mourut en 1753 dans la soixante et dix-septième année de son âge, ce qui le fait naître en 1676. (Daniel : *Officiers de l'Acadie*, 69.)

III

Claude-Michel Bégon, frère de l'intendant, épousa, à Montréal en 1718, M-Elizabeth Rœbert et en eut une fille (1719) qui se maria avec M. de Villebois, puis un garçon (Claude 1724) sans compter d'autres enfants dont les actes de naissance n'ont pas été retrouvés. (Tanguay II. 188).

En 1730, à propos des demandes d'avancement, on voit le nom du "chevalier Bégon," accompagné de la note suivante : "Cet officier a très bien servi dans la marine. Il est depuis 18 ans dans la colonie et a plusieurs blessures considérables. Il convient de lui accorder cette place." (Daniel : *Aperçu*, 49).

En 1732, est major à Québec, le chevalier Bégon, âgé de 45 ans, ce qui le fait naître en 1687. (Daniel : *Aperçu*, 5).

Cette même année, il y avait au pensionnat des Ursulines de Québec trois demoiselles Bégon. La plus jeune, âgée de six ans, mourut l'année même. (*Les Ursulines de Québec* II. 174).

En 1739, M. Bégon était lieutenant du roi à Montréal, avec M. de Beaucourt comme gouverneur et le baron de Longueuil major. (Daniel : *Aperçu*, 55).

M. Rigaud de Vaudreuil (frère de celui qui était gouverneur de la Louisiane et qui revint de cette colonie pour prendre les rênes de l'administration du Canada en 1755) était gouverneur des Trois-Rivières en 1742. Il fut remplacé par M. Bégon, car à l'acte de mariage du chevalier Antoine-Gabriel Benoist avec Melle LeBert, à Montréal, le 8 novembre 1743, je lis : "Furent présents : le marquis de Beauharnais, gouverneur de la Nouvelle-France ; M. de Beaucourt, gouverneur de Montréal ; Michel Bégon, chevalier de l'ordre de St-Louis, gouverneur des Trois-Rivières et son épouse Catherine Robbert. (Daniel : *Grandes Familles*, 32. 165).

Le 7 mars 1745, aux Trois-Rivières, "madame de Bégon, gouvernante" est marraine de Louise-Marie, fille du chirurgien Alavoine. Le parrain est "Louis Liénard, écuyer, sieur de Beaujeu, chevalier de St-Louis, et lieutenant du roi."

Le 9 avril 1746, même endroit, Rigaud de Vaudreuil est mentionné avec le rang de major de la ville, à l'occasion du baptême de "Marie-Charlotte Hyabac, anglaise de nation,

prise à Sarasto le 9 février” de la même année. Un peu plus loin, même année, je vois au registre de la paroisse des Trois-Rivières, M. “François Rigaud de Vaudreuil” qualifié de gouverneur de la ville : sa femme est Louise Hertel de Fleury.

Le 15 janvier 1748 “Rigaud de Vaudreuil, chevalier de St Louis, commandant aux Trois-Rivières,” est parrain, en ce lieu, d'une petite Algonquine. Le 27 janvier, au registre de la même paroisse, il est dit “major des Trois-Rivières et commandant actuel” : en cette circonstance il est parrain de Marguerite Rebecca Price, anglaise de nation, âgée d'environ douze ans.

Le 30 avril, même année, disent les *Paris Documents* (X. 159) M. Bégon, gouverneur des Trois-Rivières, mourut à Montréal.

M. Tanguay note que M. Bégon était commissaire-ordonnateur du gouvernement des Trois-Rivières, sans préciser la date. Dans l'ouvrage intitulé les *Ursulines de Québec* (II. 174) il est dit que M. Bégon était capitaine.

Rigaud de Vaudreuil garda le gouvernement des Trois-Rivières, après la mort de M. Bégon. Ici je complète la liste des gouverneurs des Trois-Rivières, à la suite de recherches qui m'ont occupé durant vingt-cinq années. L'intervalle de 1742 à 1749 était restée la dernière à combler—mais à l'aide de la persévérance tout se découvre.

M. l'abbé Daniel dit que la famille de notre intendant Bégon est actuellement représentée en France par madame Bégon, comtesse de la Rosière.

Québec, Montréal, Trois-Rivières, qui se montrent soucieux de rappeler nos souvenirs historiques, devraient baptiser une rue ou une place publique d'après l'intendant ou le gouverneur Bégon.

BENJAMIN SULTE.

COINS DE PAYSAGES.

I

Juillet, trois heures du matin.—La terre est d'un gris doux, très vague : point de couleurs sur les arbres ni dans le ciel ; les prairies, la lande, les haies, tout est d'un ton effacé, à peine ourlé, çà et là, d'une ligne plus sombre.

Pas une feuille ne remue. Un oiseau trop tôt réveillé balbutie un gazouillement, puis, s'arrête tout-à-coup, effrayé de troubler le silence de cette aube.

Il semble qu'un respect religieux se soit étendu sur le monde, et que les rumeurs terrestres n'osent s'élever vers cette sérénité qui plane si haut au-dessus des angoisses humaines.

Un bruit, un seul, colossal et mesuré. Sous le ciel indécis, la mer bat son plein. Sur le galet la grande lame déferle régulièrement à coups sourds, et les cailloux qu'elle retourne descendent la pente avec un roulement de tonnerre. C'est la formidable plénitude de la force vivante. Entre deux vagues, pendant que l'eau se ramasse sur elle-même avant de s'écouler, le grand silence se fait entendre avec une majesté sans égale. Sous le ciel sans couleur, sur la terre sans mouvements, le silence et l'Océan se regardent face à face.

II

La brume blanche, légère, diffuse, s'étend sur la vaste mer.

Tantôt épaisse, tantôt si légère qu'elle est transpercée et toute dorée par le soleil, elle flotte très lentement, bercée par le mouvement des vagues.

Par trouées, de ci, de là, un rayon tombe droit sur l'Océan. C'est alors une splendeur indistincte dont la chaleur et l'éclat voilé donnent à cette ouate humide une indicible douceur. L'atmosphère semble être une vapeur d'or pâle, où les objets perdent leur forme et leur couleur, pour se fondre en une clarté unique, mystérieuse, impondérable.

La tiédeur nous envahit : on n'ose remuer de peur de rompre le charme. La brume, qui nous frôle lentement et s'enroule sur elle-même, semble la caresse timide d'une main douce et furtive.

III

Le vieux cheval broute lentement sa pitance entre ses dents usées ; le petit âne gris s'approche et regarde avec envie la mangeoire encore pleine.

Que tout le monde soit heureux, puisque le soleil rit dans les feuillages, dessinant sur la route de fantastiques arabesques !

Le cheval, plus sage qu'un homme, regarde sans jalousie le petit âne qui mange avec confiance dans nos mains creusées le son mouillé, mêlé d'avoine : tous deux mâchent de compagnie d'un air paisible et satisfait.

Les cloches sonnent midi, les enfants sortent de l'école avec un joyeux tumulte, les coqs chantent, l'âne brait, toute la terre se réjouit.

Quel bonheur de vivre sous le ciel bleu, sous les arbres verts, l'âme tranquille et bonne !

IV

La joie du jour rit dans les herbes, dans les buissons, dans les chemins creux, au bord des sources, sur les grandes routes larges et unies.

Dans l'air vif et clair, chauffé par le soleil élément, la gaieté se tient suspendue : elle répand sur toute la nature une impression de jeunesse et de liberté.

Les carrioles passent, emportant des bouquets de jeunes filles qui chantent ; les chevaux courent vite sans qu'on les menace du fouet ; les piétons marchent d'un pas alerte, et vous saluent en souriant. L'éclat de rire sort des lèvres comme une fusée, et le vent l'emporte au loin sur les champs de blé mûr. La bonté rayonne des êtres heureux, les pauvres qui s'approchent s'en retournent les mains pleines, et l'aumône est doublée d'un sourire.

V

Devant la fenêtre, les vulgarités de la vie : les cailloux grossiers, le tas de charbon, les débris de coquillages, les herbes grêles et rares.

On lève un peu les yeux, et l'on aperçoit l'Océan sans bornes, les splendeurs du ciel, l'immense joie de l'infini . . .

Il ne faut que savoir lever un peu les yeux.

VI

Avant que tombe la nuit, déjà si proche, le ciel est rose, la mer est rose.

Sous la tendre clarté, la maison, la route, les visages, les robes claires, tout est devenu rose. Puis la lueur décroît et disparaît. Tels les sourires trompeurs de la vie, qui n'est jamais élément que pour un instant.

L'âme est triste, la nuit est tombée.

HENRY GRÉVILLE.

MME DE HAUTEFEUILLE.

(NOUVELLE)

Un jour terne d'hiver pénètre à peine à travers les croisées grillées de la salle du tribunal révolutionnaire. Deux ou trois lampes fumeuses, pendues au plafond, éclairent la table où s'appuient le président et ses accolytes, et permettent de distinguer les accusés à la barre, mais le reste de l'immense pièce demeure obscur, la lueur blafarde qui vient du dehors ne parvenant pas à diviser l'ombre.

Dans cette ombre, pareils à autant de fantômes, ceux qui doivent encore être interrogés ce jour même sont assis, le dos appuyé au mur. Leur groupe est nombreux et sombre : ils se savent d'avance voués à la mort. En cette époque,—décembre 1793,—où l'échafaud frappe sans relâche, ceux qui, après des jours de prison plus ou moins longs, sont appelés à subir un jugement, invariablement suivi d'une condamnation, savent bien que rien ne les sauvera, et chacun d'entr'eux, quelle qu'ait été sa manière de vivre, regarde la dernière heure en face.

Non loin du groupe principal, assez près d'une des étroites fenêtres pour qu'il soit possible de distinguer ses traits, une femme, à moitié renversée sur sa chaise, les yeux fermés, semble insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Elle paraît avoir de trente à trente-cinq ans, et sa beauté est merveilleuse. En réalité, elle a plus de cet âge, mais ceux-là seuls pourraient le dire qui le savent réellement, car, malgré la souffrance et l'angoisse, cette adorable figure, aux lignes d'une pureté sans égale, entourée des boucles épaisses de ses cheveux blonds sans poudre, est marquée du double sceau de la jeunesse et de la virginité.

C'est Mme la marquise de Hautefeuille.

Elle s'est vue, au moment où elle espérait s'éloigner de Paris avec deux de ses amies, arrêtée et jetée en prison ; on l'y a gardée deux mois : aujourd'hui, on va la juger, et la condamner sans nul doute.

Elle est donc là, insensible en apparence, ayant abaissé comme un voile, entre elle et le reste du monde, ses paupières frangées de cils épais sur le regard ardent de ses yeux noirs. Elle veut être seule avec elle-même, à ces approches du dernier jour. Pas une pitié ne doit la surprendre, pas une terreur ne doit l'affaiblir ! Au moment de quitter la vie, cette vie se représente toute entière à sa pensée, et, tandis que, une à une, les victimes appelées se lèvent tour à tour, elle, poursuivant son rêve, loin de l'épouvantable lieu à l'horreur duquel elle se dérobe, évoque d'autres images.

Elle venait d'avoir seize ans, et, accomplie en toutes choses, excitait autour d'elle l'admiration et la joie. Elle se revoyait dans sa chambre, devant sa grande glace, revêtue de ce déshabillé en pékin fleur de pêcher, dont la nuance exquise luttaient avec celle de ses joues, s'admirant naïvement, tout en repétant ce pas de gavotte qu'elle venait d'essayer avec le jeune duc de Vieuville. On frappait à la porte. " Entrez, " disait-elle, en restant sur la pointe de ses petits souliers, et le comte de Sesmaisons, son père, entra.

Quelques paroles échangées ; puis, après l'avoir fait asseoir à ses côtés, le comte, adoucissant sa froideur :

—Eh bien ! Estelle, comment trouvez-vous le marquis de Hautefeuille, avec qui vous venez de dîner ?

—Léonce ! . . . s'est-elle écriée étourdimement.

—Non, non, pas son petit cousin, ma fille, pas le baron,—l'oncle.

—Le vieux, alors, mon père. Oh ! il a l'air excellent !

—Il l'est en effet, vous l'avez bien jugé : de plus, riche à millions, noble comme pas un : bref, il vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

—Lui ! mais il a au moins quatre-vingts ans, mon père !

—Soixante-huit, pas un jour de plus. Cette union me convient de tous points : j'ai accepté. Dans deux mois, vous serez Mme de Hautefeuille.

Lui prenant le menton, il déposait un baiser sec sur son front, et quittait la chambre.

Quelle explosion de douleur quand elle fut seule ! Elle se regardait toujours, elle s'écriait à travers ses pleurs : " Ce vieux, à moi . . . Oh ! mon Dieu, à quoi me sert-il donc d'être si belle ? " Puis, peu à peu, elle s'était calmée ; elle s'était dit qu'entre seize ans et soixante-huit il y avait une telle différence, que le marquis, dut-il vivre vingt ans encore, — vingt ans ! quel siècle lorsque l'on en a seize ! — la laisserait veuve à un âge où elle pourrait se remarier et être heureuse. Ses larmes s'étaient séchées, le sourire avait reparu, et elle s'était reprise, avant d'appeler ses femmes pour la déshabiller, à danser la gavotte, en songeant à ce que dirait René de Vieuville, son ami d'enfance, quand elle lui annoncerait . . .

—Le ci-devant curé de l'église du ci-devant Saint-Merry !

Le groupe des prisonniers s'est éclairci, et la voix qui appelle s'est élevée d'autant plus formidable, qu'elle désire plus sûrement être immédiatement entendue.

La jeune femme tressaille, arrachée à son rêve ; elle ouvre les yeux, et voit passer un prêtre, marchant d'un pas ferme malgré l'âge qui le courbe, et dont les cheveux blancs entou-

rent comme d'une auréole un visage ordinaire, mais qui emprunte aux circonstances présentes une sorte de grandeur.

—Tes noms, prénoms et qualités ?

—Lambert Gérard, prêtre.

L'interrogatoire continue, mais la marquise n'écoute plus. Ce nom de Lambert, saisi au passage, l'a replongée de nouveau dans le passé.

C'était au château de Hautefeuille, un castel Louis XIII perdu dans la verdure, aux environs de Melun : un abbé Lambert aussi, le brave curé de Saint-Exupère, y venait chaque semaine faire la partie de tric-trac avec le marquis. Elle entendait, du pare où elle cueillait des roses, non loin des fenêtres du salon, le bruit des cornets, jetant les dés, et elle entraînait, comme une bourrasque, et elle lançait, l'une après l'autre, deux fleurs de son bouquet au milieu du damier : " Pour vous, monsieur le curé, pour vous, marquis," disait-elle,—et le marquis, bien qu'il fût amateur passionné et qu'il tremblât de voir déranger *ses points*, passait galamment la rose à sa boutonnière, et baisait la main de sa jeune femme avec une grâce qui eût fait envie à plus d'un conquérant.

En vérité, elle avait eu bien tort d'avoir si peur de lui ! De quels soins ne l'entourait-il pas ? De quel amour de père, de tendre père, ne choyait-il pas cette enfant, la joie de son cœur et de ses yeux ? Ses désirs étaient des ordres, ses caprices des volontés, auxquels tous devaient obéir. Jamais le marquis n'était aussi heureux que lorsque, revenue d'une de ses " fugues," comme il disait, fugues de cinq ou six jours passés dans la capitale, avec manzelle Annette, sa première femme de chambre, la marquise entraînait un beau matin lui présenter, comme si elle l'eût quitté la veille, son front à baiser, avec un air légèrement contrit qui ravissait le bonhomme.

—Allons, allons, petite, disait-il, en lui tapotant la joue. je vois ce que c'est : nous avons fait des folies, nous avons été à la comédie avec Mme de Chameroy, et nous avons tout dépensé pour une merveilleuse toilette comme si vous aviez besoin de quoi que ce soit pour vous parer ! Enfin . . . enfin . . . nous n'avons plus un sol, n'est-il pas vrai ?

—Pas un sol, monsieur le marquis,—et elle lui faisait une grande révérence.

—C'est ça . . . je m'y attendais bien . . . Allons, prenez petite,—il lui mettait dans les mains une bourse très lourde,—et surtout soyez plus économe.

Le beau baiser qu'elle lui donnait, en lui jetant les bras autour du cou, comme à son grand-père ! et lui de rire, et de dire, moitié souriant, moitié attendri : “ Oui, oui, aimez-le bien, votre intendant, marquise, et surtout, soyez plus économe ! ”

—Le citoyen Jacques Duval !

Un homme à l'encolure puissante, avec quelque chose de révolté sur le front, de farouche dans le regard, se lève à cet appel.

Il n'est ni marquis, ni comte, ni le moins du monde noble : il eût été pour la République, si ceux placés plus haut que lui, et qu'on lui a appris à respecter dès l'enfance, lui eussent montré ce chemin-là. Entraîné plus par dévouement que par conviction, dans un complot royaliste, il a été dénoncé, et le jour est venu où il doit payer de sa tête ce qu'il regrette d'avoir fait, ce qu'il se dit qu'il ferait encore, ce qu'il ne veut pas renier avoir accompli.

Il passe près de Mme de Hautefeuille sans la regarder.

Le rêve de celle-ci continue.

—Je crois que ma charmante marquise aurait quelque envie de danser ce soir.

La charmante marquise montrait ses dents divine dans un sourire approbateur, et le marquis faisait chercher les violons, envoyait des invitations dans le voisinage, et, tout guilleret, battait la mesure de sa place, en voyant, gracieuse et belle à miracle, tenant en mains son éventail de plumes, qu'elle maniait avec une élégance incomparable, son adorable compagne danser la chacone en face d'un hobereau des environs.

Elle avait vécu quinze années avec lui, les quinze plus belles années de sa vie, quinze années pendant lesquelles il fut constamment à ses pieds. La traitant comme une fille adorée, il eut encore avec elle tous les raffinements de la galanterie la plus exquise. Il mourut en lui souriant, en la bénissant du bonheur qu'elle lui avait donné, sans songer qu'il avait rendu la tâche si facile ! Il y a d'adorables cœurs qui, se sacrifiant pour les autres, remercient encore, lorsqu'on leur rend quelque menue monnaie en échange de l'or pur qu'ils prodiguent.

La jeune veuve pleura son époux avec une amertume profonde ! Personne ne le remplaça dans son cœur. Malgré les demandes sans nombre de prétendants faits pour tourner bien des têtes, elle ne voulut jamais se remarier, et elle disait à une de ses amies, cinq ans après la mort de M. de Hautefeuille : “ Oh ! voyez-vous, mon cher bon vieux, j'y pense toujours ; jamais, non, jamais je ne pourrai l'oublier ! Il a été si bon, si tendre, si paternel pour moi ! Quand je songe que j'avais peur de lui, le cher cœur ! Je dis mon chapelet tous les soirs pour le repos de son âme, c'est pour moi un devoir sacré, auquel je ne manque jamais, et cependant, il ne doit pas avoir besoin de prières. . . ”

—Le citoyen Latouche !

—Tes noms, prénoms et qualités ?

—Jacques-Henri, marquis de la Touche, duc de Sardice.

Un noble de race, cette fois, un talon rouge entre les talons rouges, un ancien compagnon des orgies princières, se moquant de nos origines et de nos destinées futures comme d'une guigne, palsambleu ! Joueur, voire même débauché, mais retrouvant en ce lieu, à cette place, devant ce peuple qu'il ignore, et qui momentanément, il l'espère bien, est le maître, son orgueil, son courage, et le mépris le plus absolu de la mort. Il se découvre devant Mme de Hautefeuille. Elle croit le reconnaître ; elle le reconnaît, en effet, en l'entendant nommer : elle l'a vu quelquefois aux bals de la cour.

—Le citoyen Séverin !

Un jeune homme, un tout jeune homme, un de ces gardes-du-corps, un de ces amoureux de la reine, qui se seraient fait mille fois hacher pour elle, un enfant de vingt ans à la lèvre riieuse sous sa moustache brune. Il meurt, celui-ci, sans avoir eu le temps de boire à la vie. Il a, en passant près d'Estelle, un regard plein d'admiration : il est de ceux qui peuvent sourire à l'amour, tandis qu'on aiguise la hache, et, se reculant pour ne pas effleurer sa robe, il la salue profondément. Elle le suit des yeux, comme malgré elle, et son cœur bat sans qu'elle sache pourquoi.

Et, quand elle entend cette voix douce et mâle répondre : " Gaston-Roger, vicomte de Saint-Séverin, garde-du-corps de Sa Majesté la Reine," elle se dit qu'on tarde bien à appeler la marquise de Hautefeuille. Elle a hâte, elle aussi, de confesser sa foi.

—La citoyenne Sesmaisons !

—Enfin !

—Tes noms, prénoms et qualités ?

—Estelle-Jeanne-Alix de Sesmaisons, marquise de Hautefeuille.

—Arrêtée comme suspecte, qu'as-tu à dire pour ta défense ?

—Rien.

—C'est peu ! Reconnaiss-tu avoir voulu fuir ton pays pour pactiser avec l'étranger ?

—Je fuyais le pays que vous ensanglantez de vos meurtres : je ne pactisais avec personne.

—Veux-tu crier : " Vive la République ! " lui demande Herman, qui préside, fasciné malgré lui par la beauté surhumaine de cette femme.

Mais elle : " Vive le Roi ! " Et ses yeux rayonnent !

Elle est reconduite en prison. La femme du géôlier, pauvre créature obligée de vivre au milieu du sang, vient lui apporter quelque nourriture.

—C'est pour demain, lui dit avec calme Mme de Hautefeuille : vous n'oublierez pas ma robe, n'est-ce pas, Louise ?

—Oh ! non, madame... non, citoyenne.—Et elle s'éloigne en pleurant.

Restée seule, la marquise s'étend sur son grabat ; elle n'espère pas dormir, mais elle se repose, et fidèle au souvenir de son " cher vieux," elle dit deux fois son chapelet, en comptant les dizaines sur ses doigts. Le sommeil vient, sans qu'elle s'en aperçoive, et ses lèvres balbutient les derniers *Ave* tandis que ses yeux se ferment. A cinq heures du matin, elle s'éveille : Louise lui apporte ce qu'elle lui a demandé, une robe blanche, gardée précieusement pour cette dernière toilette. Ainsi parée, avec un grand fichu de linon croisé sur la poitrine, elle est, avec ses yeux noirs qui brillent et ses cheveux qui flottent, l'incarnation même de la beauté.

On appelle les condamnés : il faut descendre. L'escalier est long, noir, étroit, les marches glissantes ; elle met, malgré elle,

beaucoup de temps à le parcourir. Quand elle arrive dans la cour, elle distingue, parmi le jour naissant, la charrette déjà pleine. Une bise aigre souffle, le ciel est gris, et de petits grains de neige volètent çà et là. On entend les vociférations des sans-culottes : coiffés du bonnet rouge, ils injurient les malheureux, que des municipaux à cheval se préparent à escorter. Sur cette charrette, elle reconnaît plusieurs de ceux qu'on a jugés avec elle, le vieux prêtre, l'homme à l'aspect sombre, le marquis de la Touche et le jeune gard du corps. Tous quatre, malgré leur courage, ont, à cette dernière étape de leur vie, une attitude moins fière qu'en face du tribunal : mais quand ils la voient sereine et calme, belle et pure, semblable à un ange de lumière, se préparer à les suivre, ils se redressent, ne voulant pas avoir à rougir devant une femme.

L'appel est fini, le bourreau monte derrière les victimes. . . Elle s'élançe, voulant monter aussi, mais cet homme, quelque brutal qu'il soit, quelque habitué qu'il puisse être à contempler d'épouvantables spectacles, demeure stupide devant une telle apparition.

—Il n'y a plus de place, crie-t-il en repoussant brusquement la marquise : et puis, d'ailleurs, tu es trop belle, toi ; va-t-en, ce sera pour demain ! Et, avant qu'elle ait le temps de protester, il donne le signal du départ.

Le prêtre la bénit de loin, le marquis la salue encore, tandis que Saint Séverin lui envoie toute son âme dans un baiser, et que, ému, subjugué, acquis enfin à cette cause pour laquelle il meurt, Jacques Duval crie d'une voix retentissante : " Vive le Roi ! "

Dans l'air âpre d'un matin de décembre, la charrette s'ébranle, les roues sonnent sur le pavé où fond la neige, et, pour répondre à ce cri de bravade suprême, devant cette femme dont la mort n'a pas voulu, devant ces hommes qu'elle aide à bien mourir, la foule, roulant sur la place, entonne le *Ça ira !*

NOËL BAZAN.

LES DRAMES DE BERLIN

I.—KLEIST

Il y a eu en Allemagne deux poètes du nom de Kleist, tous deux Prussiens, tous deux de naissance nobiliaire, tous deux à peu près sans fortune, et par là obligés de lutter contre les difficultés de la vie, tous deux enfin s'étant fait par leurs œuvres un nom assez notable dans l'histoire littéraire de leur pays. Mais, avec ces similitudes, entre l'un et l'autre quelle différence !

Le premier, par la droiture de ses sentiments, par son courage, par la délicatesse de son esprit et la dignité de sa conduite, nous apparaît comme un des preux et galants chevaliers de l'ancien temps.

Le second, avec son irritabilité fiévreuse, ses ardentés résolutions, ses tristesses morbides et son désespoir, nous représente une des maladies morales de notre siècle.

Ewald de Kleist, ayant fait de bonnes études dans un collège de jésuites de Pologne, puis à Dantzic et à Kœnigsberg n'aspirait qu'à se livrer paisiblement à ses goûts littéraires et scientifiques, sous le toit paternel, dans son agreste province de Poméranie. Déjà, il avait dans le cœur le plus doux stimulant du poète. Il aimait et il était aimé. Dans ses rêves de jeunesse, il se faisait un paradis terrestre d'une maisonnette au bord d'un lac solitaire, à l'ombre des bouleaux. Sa famille, formait pour lui de tout autres projets. Elle voulait qu'il suivit la carrière militaire, et comme il avait le sentiment du devoir filial, il obéit.

Après avoir passé quelque temps dans l'armée danoise, où ses parents comptaient pour lui sur des protections qui ne lui

furent d'aucune utilité, il revint en Prusse, et entra avec le grade de lieutenant dans le régiment du prince Henri, frère du roi. Il fit bravement et sans accident la première campagne de Silésie. A la seconde, il fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, dangereusement blessé, et faillit périr par la maladresse du chirurgien qui devait le panser. Il rentra dans sa morne garnison de Potsdam, malade, sans argent, sans la moindre récompense pour ses loyaux services, oublié de ses chefs, tout seul au milieu d'une réunion d'officiers que le roi Guillaume avait façonnés à sa rude école, et qui ne pouvaient dans leurs habitudes grossières, s'associer aux délicats instincts du jeune lieutenant.

Dans sa malheureuse situation, il conservait pourtant un espoir, une joie, une image idéale, l'image de sa chère Wilhelmine, et il apprit que la jeune fille à laquelle il pensait sans cesse venait de se marier avec un habile homme, possesseur d'un joli domaine dont il tirait un bon revenu. Kleist reçut cette nouvelle avec une douloureuse résignation, et ne livra point son cœur à un autre amour. Celle qui l'avait charmé aux jours de sa jeunesse resta jusqu'à sa dernière heure sa Laure et sa Béatrice.

Pauvre, triste, délaissé, il exhala sa douleur dans ses vers. Il composa des chants plaintifs et des cantates religieuses dont une fut adoptée par l'armée. Puis un poète vint à lui, le généreux Gleim, qui lui donna un nouvel élan par ses témoignages d'affection et ses encouragements. Kleist acheva son travail capital, *le Printemps*, un poème didactique dans lequel il y a encore un peu trop de bergers et de bergères, de rubans roses et d'images de convention ; mais à côté de ces défauts des qualités essentielles, des descriptions très bien faites, une douce sensibilité, et, en un très grand nombre de pages, un vrai coloris.

Cette œuvre fut accueillie, dès sa première publication,

avec une vive sympathie par tous ceux qui s'intéressaient au développement de la littérature allemande.

Le brave Kleist songeait que ce succès pouvait aider à sa fortune, et dans son nouveau rêve, il se trompait encore.

Une des ballades symboliques de Schiller nous représente le poète errant à l'écart, absorbé dans ses rêves, tandis que Jupiter distribuait les biens de la terre, et arrivant près du dieu suprême quand le partage était fait.

Depuis cet âge olympique, le sort des poètes a peu changé. Ils ne se signalent guère par l'étendue de leurs propriétés territoriales, ni par leur influence dans les affaires des banquiers, et si jamais la malheureuse unité italienne peut se relever de l'abîme de son déficit, je ne pense pas que ce soit à l'aide de leurs capitaux.

En Allemagne, de notre temps, Goethe est devenu premier ministre de Weimar, et l'idyllique Matthisson, conseiller privé du duc de Wurtemberg. Les autres poètes n'ont pas fait fortune.

Au siècle dernier, ils étaient encore plus pauvres. Klopstock n'aurait pu finir sa *Messiede* sans la munificence du roi de Danemark, qui le gratifia d'une pension. Gleim, l'auteur d'un recueil de chants guerriers, qui fut longtemps très populaire, donnait des répétitions de grec et de latin pour subvenir à ses besoins. Voss, le traducteur d'Homère, était instituteur dans un village : et Burger, l'illustre, l'infortuné Burger, sollicitait vainement un secours du grand Frédéric.

Mais il faut dire que de tous les souverains de l'Allemagne, nul peut-être ne connaissait moins que Frédéric les productions littéraires de son pays. Il n'aimait que la littérature française. Un jour, un Français, passant à Potsdam et dési-

rant être admis près de lui, s'avisa de lui adresser ces quatre mauvais vers :

Superbes bâtiments, goût, génie et beaux-arts,
 Tout ici nous retrace une image de Rome.
 Et si vous cherchez un grand homme,
 Frédéric lui seul vaut les deux premiers Césars.

Immédiatement ce plat rimeur est introduit dans le palais de Sans-Souci. Un poète allemand, avec les plus belles strophes, n'aurait pas eu le même succès.

En 1757, pendant son court séjour à Dresde, Frédéric cependant voulut voir Gellert, le bon Gellert, dont tout le monde vantait à la fois les œuvres et les vertus. Il s'entretint quelques instants avec ce vénérable écrivain, lui fit réciter une de ses fables, puis dit froidement après l'avoir congédié : “ C'est le plus raisonnable des savants allemands.”

Frédéric ne manqua pas de lire d'un bout à l'autre les *Saisons*, de Saint Lambert, que l'hypocrite Voltaire, son rival près de madame Du Châtelet, proclamait :

..... l'heureux émule,
 Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,

et qui a été tout autrement et justement caractérisé de nos jours par un excellent écrivain.

Mais, très probablement, le même Frédéric ne lut jamais un des vers du *Printemps*, de Kleist, qui avait mieux vu et mieux senti la nature que le galant marquis.

Un jour vint pourtant où le prince Henri prit intérêt à cet honnête Poméranien, qui joignait à un remarquable talent littéraire toutes les qualités d'un bon officier. Il résolut de

le protéger, et après de longues années de service, Kleist fut élevé au grade de major. Avec quelle joie il annonça cette nouvelle à son ami Gleim, et l'honneur d'être en vertu de son nouveau titre invité à dîner à la table du roi ! Il avait fini par se passionner pour cette carrière militaire dans laquelle il était entré malgré lui, et il n'aspirait qu'à trouver une occasion de justifier son avancement par quelque acte éclatant de courage. Cette occasion, il ne l'eut que trop tôt, et ne la saisit que trop ardemment.

A Kunesdorf, dans l'une des plus terribles journées de la guerre de Sept ans, au moment où Kleist s'élançait contre l'ennemi, une balle lui cassa le bras droit : un coup de mousquet tua son colonel. Il s'avance pour le remplacer : une balle lui fracasse la main gauche. Il n'en continue pas moins sa marche, entraînant avec lui ses soldats. Une troisième balle lui brise la cuisse et le fait tomber de cheval. On l'emporte hors du champ de bataille ; un chirurgien s'approche pour le panser : à peine avait-il commencé son opération qu'il est tué par un éclat d'obus. Kleist reste sans secours. Le soir, des cosaques se jettent sur lui, le dévalisent et le laissent étendu par terre, hors d'état de se mouvoir. Le lendemain passent des russes qui, avec une charité de samaritain, étanchent ses plaies, allument du feu pour le réchauffer, lui font boire un peu d'eau-de-vie, et lui donnent une portion de leurs vêtements. Les cosaques reparaissent et de nouveau le dénudent. Enfin le pauvre Kleist, apercevant un officier russe, l'appelle et invoque son appui.

Cet officier, le jeune et brave comte de Stackelberg, le couvre de son manteau, le fait placer dans un fourgon et conduire à Francfort. Là, pour la première fois, un appareil chirurgical fut appliqué à ses fractures. Mais c'était trop tard. Affaibli par ses souffrances, épuisé par la perte de son sang, il succomba. Les russes et les autrichiens qui se trouvaient à Francfort rendirent hommage à ce vaillant ennemi, en assis-

tant à ses funérailles. Sur son cercueil il n'y avait point d'épée. Le colonel Bulow y mit la sienne.

Ainsi finit la vie d'un noble soldat du siècle dernier.

Dix-sept ans après, dans cette même ville de Francfort-sur-l'Oder, naissait un autre Kleist, dont le sort devait être bien différent.

Comme son illustre homonyme, tout jeune, Henri de Kleist entra dans l'armée. Mais, avec sa nature inquiète et tourmentée, il ne pouvait s'assouplir à la discipline militaire, et il quitta le service, ayant le grade de lieutenant.

Comme son homonyme, il aima aussi une Wilhelmine et se fiança avec elle. Mais il la fatigua par l'étrangeté de ses théories et la découragea par l'inconsistance de ses projets, si bien qu'elle finit par céder aux conseils de ses parents, qui l'engageaient à rompre ses fiançailles.

Après avoir donné sa démission d'officier, il se retira à Francfort avec l'intention de se consacrer à l'étude des sciences et l'espoir d'obtenir quelque jour une place de professeur. Mais il était de ces esprits impatient et impétueux qui, du premier coup, voudraient atteindre le but qu'ils ambitionnent et s'irritent de ne pas posséder en un instant ce qui ne peut être acquis que par un long travail.

L'étude, qu'il entreprit fougueusement, sans méthode et sans suite, ne le réjouit point et n'appaisa point l'agitation de ses pensées. Fatigué de ses impuissantes tentatives, il abandonna la vie dans laquelle il était entré, pour se jeter dans les abstractions d'une philosophie dont il ne pouvait approfondir le vrai sens, et par là il augmenta son trouble et sa mélancolie.

Il était, le malheureux Kleist, en proie à une de ces mala-

dies morales plus surprenantes que les maladies physiques, et souvent plus difficiles à guérir.

Il s'était détaché du sentiment religieux qui soutient l'âme en ce monde et l'élève vers l'autre. Il s'était détaché de la rigoureuse loi du devoir, cette cuirasse de l'homme dans l'arène de la vie. Il s'était aussi détaché de la jeune fille dont le candide amour aurait pu avoir sur lui une bienfaisante influence.

Ainsi seul, sans appui et sans direction, il flottait à l'aventure sur la petite barque de ses rêves : *Pobre barquilla !* parfois avec une présomptueuse confiance, parfois avec une triste incertitude, ou un amer découragement.

Un jour, il désirait entrer dans la diplomatie, persuadé qu'il y parviendrait à un poste élevé, puis il se révoltait à l'idée d'engager ainsi sa fière indépendance, et il ne songeait plus qu'à gagner humblement sa vie en donnant des leçons de grammaire ou de philosophie. Puis l'idée lui vint d'aller à Paris étudier les sciences, tout autrement qu'il avait pu le faire à Francfort.

Pour accomplir ce projet, il aliéna la meilleure partie de son petit patrimoine. Il acheta un cheval, une voiture et prit un domestique. Il voulait voyager à son aise. En partant, il écrivait à un de ses amis : " La vie n'a quelque valeur qu'à la condition qu'on en fasse peu de cas. Elle est méprisable dès qu'on y est trop étroitement attaché. Moralement on est mort lorsqu'on ne songe qu'à exister, et celui-là seul est capable de grandes choses qui peut aisément et gaiement sacrifier sa vie."

Après avoir passé quelque temps à Paris, il écrivait à ce même ami : " Vivre, tant qu'on peut vivre, jouir de tout ce qui fleurit autour de nous, faire ça et là du bien où l'on

trouve une jouissance, travailler pour augmenter sa jouissance, vivre et mourir, voilà ce qui nous est révélé par le ciel, et après cela plus rien.”

“ Oui, insensé est celui qui ne sait pas, sur son coin de terre, profiter du moment qui lui est accordé. Si nous ne jouissons pas gaiement de la vie, nous n’aurions pas le droit de demander au Créateur pourquoi il nous l’a donné. Il doit la jouissance de la vie à ceux qu’il fait naître, et nous devons en user.”

En quelques mois, il en était venu là.

Il avait pris en horreur les sciences, qu’il voulait naguère si ardemment étudier. Pour jouir pleinement de sa nouvelle philosophie, il ne songeait plus qu’à s’en aller en Suisse, acheter un champ et une maisonnette, et vivre là, aussi près que possible, de l’état primitif de l’homme, selon les belles maximes de Rousseau.

Il partit en effet, pour la Suisse, et resta quelque temps près de Thun. Mais la solitude du pâtre, la tâche journalière du laboureur, ne lui parurent pas si agréables qu’il l’avait imaginé. Trompé de nouveau dans ses rêves incohérents, il retourna vers son pays.

A Dresde, il rencontra un homme distingué, pour lequel il se sentit tout à coup saisi d’une vive affection. Il le mena de nouveau en Suisse, puis à Paris. Là, il tomba dans une telle hypocondrie, que personne n’osait plus l’approcher. Il se sépara violemment de son ami, et reprit, malade et languissant, le chemin de l’Allemagne.

Pauvre Kleist ! il était une des victimes de son époque, de cette fatale époque sceptique et impie, sensuelle et sentimentale, railleuse et cruelle, qui, en riant de son rire insensé, troubla tant de consciences, pervertit et désola tant d’âmes ;

qui, au nom de la liberté, enfanta la plus effroyable des tyrannies ; qui, au nom d'un principe de régénération et de fraternité universelle, ravagea, dévasta, ensanglanta le sol de la France et bouleversa l'Europe.

La malaria s'étend parfois au-delà des marennes d'où elle s'exhale.

Kleist subissait à son insu l'influence de ces temps de désorganisation morale et de désastres de la malaria révolutionnaire.

Dans son ardeur fiévreuse, dans sa soif de Tantale, il s'en allait cherchant de côté et d'autre la coupe décevante qu'il ne pouvait atteindre ou qui ne pouvait le rafraîchir.

Pauvre Kleist ! plus d'une fois cependant on avait vanté la douceur de son caractère et les agréments de son esprit. Il avait le goût des lettres et des arts. Il était musicien et poète. Et, chose singulière ! ce même homme, si souvent plongé dans une si noire tristesse, a écrit une des plus amusantes comédies qu'il y ait en Allemagne !

La guerre de 1806, la bataille d'Iéna, la déroute de la Prusse soulevèrent dans l'âme de Kleist une colère qui éclata en plusieurs chants farouches :

“ L'ours et la panthère, dit-il dans une de ses compositions, ont été abattus, et l'on montre pour quelques deniers leurs petits enchaînés.

“ La tête du loup est mise à prix. Partout où la faim l'entraîne, il est ardemment poursuivi.

“ Le vautour est niché dans les cavités de rocs où l'homme ne peut pénétrer.

“ On ne voit plus guère de serpents. On ne voit plus le fabuleux dragon.

“ Seul, le Français se montre encore sur le sol allemand. Frères, prenez vos armes, et faites-le disparaître.”

Dans une ode frénétique, il nous représente la *Germania* appelant ses fils au combat, et leur disant : “ Comme l'avalanche se précipite du sommet des montagnes, et la cataracte du haut des glaciers, entraînant dans sa chute bois et rochers, allez, allez, abandonnez vos maisons, vos chaumières, précipitez-vous comme les vagues d'un Océan sur ces Français. Vengez-vous, vengez-vous. Couvrez de leurs ossements les grandes routes et les sentiers. Livrez leur chair aux bêtes fauves, leurs entrailles aux poissons, ou, de leurs cadavres amoncelés, faites une digue le long du Rhin.”

En ce temps-là, les cris de vengeance de la Germanie étaient un peu prématurés. En 1807, on ne prévoyait pas encore les événements de 1813. Depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, depuis les rives de l'Adriatique jusqu'à celles de la mer du Nord, toute l'Allemagne était vaincue. Le royaume des Hohenzollern, qui a si bien profité de nos désastres, et qui, aujourd'hui, s'avance si arrogamment jusqu'à nos frontières, était alors tout entier soumis. Nos généraux gouvernaient sa capitale, et, jusqu'à Memel, son souverain fuyait éperdu. En ce temps-là, pas plus qu'aujourd'hui, on n'aimait la France conquérante. Mais on la redoutait ; on n'osait la braver, et on ne pouvait impunément l'injurier.

Kleist, ayant probablement manifesté son animadversion devant quelques infidèles témoins, fut un soir arrêté dans les rues de Berlin, conduit près de Pontarlier, au haut d'un pic escarpé, dans une de nos vieilles citadelles, dans l'enceinte du fort de Joux.

Là, il fut enfermé dans une des cellules occupées successi-

vement par d'illustres prisonniers. Il ne devait point y mourir comme Toussaint Louverture. Il ne devait pas, comme Mirabeau, y voir reluire, dans ses rêves, les beaux yeux d'une Sophie Monnier. Mais il pouvait y lire cette fière inscription d'un Espagnol, qui avait été là captif avant lui :

Cette forteresse fut le creuset où la France éprouva le patriotisme et la constance de l'officier espagnol. Elle sera brillante comme le soleil, la gloire de celui qui ne trahit pas son devoir, qui souffrit ici beaucoup, et qui supporta ses souffrances pour rester fidèle à son roi.

Kleist pouvait dire qu'il était fidèle à son roi, et la ferveur de son patriotisme, le sentiment d'honneur de sa persécution, peut-être aussi l'air balsamique des montagnes, la salutaire influence du doux pays de Franche-Comté, l'affranchirent de ses vagues tristesses. Il fut moins malheureux dans sa prison qu'il ne l'avait été dans sa vie errante, et il travailla beaucoup.

Mais il ne resta que dix mois au fort de Joux. Il fut de là transféré à Châlon-sur-Saône ; puis ayant recouvré sa liberté, il retourna en Allemagne et s'établit à Dresde, résolu de se dévouer entièrement à la littérature. Là, il eut le bonheur de rencontrer un homme d'une haute distinction d'esprit et d'un cœur excellent, le président Kœrner, le père de l'illustre Théodore. Cet homme, qui avait aussi un ardent patriotisme, qui en donna la preuve en plus d'une occasion, et notamment lorsqu'il permit à son fils unique d'entrer dans le corps des volontaires, où l'héroïque poète devait chanter ses chants célèbres et tomber tout jeune les armes à la main, ce vénérable magistrat, très instruit et très lettré, qui fut l'ami de Goethe et de Schiller, s'intéressa au jeune écrivain déporté, emprisonné par l'ordre d'un général français, et le reçut dans sa maison avec une bonté paternelle. Il avait une fille gracieuse et belle dont Kleist devint amoureux et dont le cœur s'ouvrit à cet amour

Kleist perdit follement ce nouveau moyen de salut providentiel. Il exigeait, non par une pensée de perfidie, mais par un bizarre caprice, que la jeune fille gardât, même avec son père, le plus profond secret sur leurs mutuels aveux. Elle ne voulut point consentir à ce mystère. Il lui dit adieu et partit pour Berlin, espérant se consoler de l'abandon de son amour par ses œuvres littéraires.

Plusieurs de ses pièces de théâtre : *Catherine de Heilbronn*, *le Prince de Hombourg*, *la Cruche cassée*, et plusieurs de ses histoires romanesques, entre autres *Michel Kolhaas* et la *Légende de Sainte Océile* avaient eu quelques succès. Nul doute qu'il n'en eût obtenu de tout autres s'il n'avait été moralement si malade, s'il avait pu maîtriser les écarts de son imagination et régler sagement son travail. Il avait de vraies qualités de poète : l'invention, la sensibilité, l'attente de l'effet dramatique. Mais à ses plus justes conceptions s'adjoignaient des idées nébuleuses, des rêves étranges. Quelques-uns des principaux personnages qu'il a mis en scène se meuvent dans une sorte de somnambulisme, et quelques-unes de ses images favorites se décomposent et se fondent dans les nuages comme des figures d'Ossian.

A Berlin, bientôt, il retomba dans sa morne hypocondrie, et, par malheur, il rencontra une femme hypocondriaque comme lui. Elle était jeune, belle, instruite et riche, mais souvent triste et souffrante, convaincue qu'elle était atteinte d'une maladie incurable.

Kleist fut invité à faire de la musique avec elle et y prit goût. Peu à peu, il en vint à l'aimer d'amitié, dit-on, rien de plus, et elle l'aima également. Tous deux se firent leurs confidences et s'exaltèrent l'un l'autre dans le sentiment de leur infortune, par leurs mutuels épanchements.

Un soir, après un de ces funestes entretiens, la jeune femme dit à Kleist : " S'il m'arrivait de réclamer de vous un très

grand service, voudriez-vous me le rendre ? Assurément. Vous le jurez ! Je le jure. C'est bien."

A quelque temps de là, Henriette dit : " Vous rappelez-vous que vous m'avez fait une promesse ? Sans doute. Voulez-vous l'accomplir ? Certainement. Mais vous ne savez pas ce que j'ai à vous demander, ce que je ne puis demander qu'à vous ? Quand vous le saurez, j'ai peur que vous n'osiez jamais . . . Rassurez-vous, répliqua Kleist. Ordonnez et j'obéirai."

Henriette ordonna.

Quelques jours après, par une sombre matinée de novembre, tous deux s'acheminaient vers Potsdam. A une lieue environ de cette ville, ils s'arrêtèrent dans une petite auberge rustique et y passèrent tranquillement la soirée. Le lendemain, ils sortirent comme pour faire une promenade, et se dirigèrent vers une forêt silencieuse et déserte.

Un garde, en faisant sa tournée habituelle, entendit, coup sur coup, deux détonations. Il courut vers l'endroit d'où elles partaient. Sur le sol sanglant, les deux insensés étaient étendus l'un à côté de l'autre, exhalant leur dernier souffle.

Kleist avait tué Henriette, puis s'était tué.

II.—CHARLOTTE STIEGLITZ.

Ore more unfortunat
Weary of breathe.

TH. HOOD.

L'infortunée Charlotte Stieglitz ! je l'ai vue bien des fois, sans songer que bientôt je ne la verrais plus.

Elle avait à Leipzig, un vieil ami qui fut aussi le mien, un brave et digne homme, très instruit, et humblement dévoué à sa profession de *Privatgelehrte*, traduisant avec un soin consciencieux des livres anglais, français, italiens, compulsant

des notes bibliographiques, écrivant des préfaces pour des libraires, et content de se faire ainsi un petit revenu avec lequel il vivait modestement, en dehors du bruit et des richesses de la ville, dans une paisible maison du faubourg. C'était le docteur Ad. Wagner. Il semblait être le type de ce docteur Wagner qui dit naïvement à Faust : " Je sais déjà quelque chose, mais je voudrais bien tout savoir ; " qui écoute avec une respectueuse attention un des dithyrambes de l'ardent rêveur et lui répond : " Moi, je n'ai point de telles impulsions, et je n'envie pas les ailes de l'oiseau. Mais quel plaisir pour l'esprit d'aller de livre en livre, de page en page ! Par les livres, nos nuits d'hiver sont égayées, un heureux sentiment nous anime, et quand nous découvrons un manuscrit précieux, il semble que le ciel descende jusqu'à nous."

Wagner à côté de Faust : la tâche paisible et régulière à côté du travail impétueux et fiévreux ; le développement graduel de la pensée à côté des élans désordonnés de l'imagination ; l'humilité à côté de l'orgueil, le génie salutaire du foyer à côté de Méphistophélès !

Wagner m'avait pris en affection, parce qu'il avait une parfaite bonté d'âme, et aussi parce qu'il me voyait très occupé des œuvres de Goethe. Il avait pour le grand poète une admiration sans bornes, ou pour mieux dire un culte. Son bonheur était de le louer et de l'entendre louer. Un jour il avait osé lui dédier un de ses livres, et Goethe, en le remerciant, lui avait donné une coupe d'argent. C'était sa coupe de roi de Thulé. Aux grands jours de fête, il la plaçait triomphalement sur sa table. A la fin de sa vie, il l'a sans doute prise entre ses mains pour y boire sa dernière goutte de vin.

Cher docteur ! si je ne suis pas devenu plus savant ce n'est point sa faute. Il s'intéressait à mes études et me donnait d'excellents conseils.

Pendant le temps que j'ai passé dans sa région saxonne,

cette noble, intelligente et laborieuse région aujourd'hui maîtrisée par la Prusse, je le voyais presque chaque jour. Tantôt, j'allais le visiter dans sa silencieuse retraite. En me voyant entrer, il déposait à l'instant sa plume et ses lunettes sur son pupitre, et se mettait à causer avec moi, comme s'il n'avait rien de mieux à faire. Tantôt, il venait lui-même me chercher à mon quatrième étage sur la *marktplatz*. Quelquefois, nous étions invités à dîner ensemble dans quelque riche maison de Leipzig. Il voyait là, sans la moindre envie, le luxe de la fortune, et se réjouissait de retrouver le soir, dans son modeste logis, sa tasse de thé et son *butterbrod*. Quelquefois, par une belle journée, nous faisons de longues promenades sous les arbres du Rosenthal. Il avait un sentiment de la nature, joyeux et candide, comme celui d'un enfant. Les oiseaux le regardaient avec confiance, et les petites bêtes du bon Dieu ouvraient sans crainte auprès de lui leurs ailes dorées.

Il est mort doucement comme il avait vécu, laissant dans les bibliothèques d'Allemagne plusieurs ouvrages excellents, et dans le cœur de ses amis un souvenir sans tache. S'il avait pu, dans sa modestie, songer à se faire lui-même une épitaphe, je pense qu'il aurait volontiers adopté celle-ci, qui en vaut bien une autre :

IL VÉCUT HONNÊTE HOMME ET CULTIVA LES LETTRES.

C'est par l'entremise de ce bon docteur si simplement heureux, que j'ai connu Henri et Charlotte Stieglitz, qui, de loin, lui apparaissaient dans une complète béatitude.

Comme je me préparais à partir pour Berlin : " Je vous en prie, me dit-il, allez voir là deux jeunes mariés que j'aime beaucoup. Je vous donnerai une lettre de recommandation pour eux, et vous serez bien reçu."

Je fus, en effet, accueilli par les amis de Wagner avec cet élan d'hospitalité cordiale, cette *gemütlichkeit*, qui est une des

qualités de l'Allemagne. De prime abord, je me sentis tout content d'être admis dans leur maison, et très empressé d'y retourner.

Henri était alors à la fleur de l'âge, passionnée pour la poésie et ardemment occupé de ses *Tableaux de l'Orient*. Il y avait comme un reflet de la lumière et du caractère de l'Orient dans ses yeux noirs et sur sa figure fine, parfois rêveuse et parfois étrangement animée.

Madame de Staël disait du célèbre poète danois Oehlenschläger : " C'est un arbre qui porte des tragédies."

Quand on avait passé quelques heures avec Henri Stieglitz, on pouvait dire que c'était un arbre de si singulière essence, qu'en le secouant un brin, il en tombait, comme fleurs de cerisiers, ou d'acacias, des odes, des élégies, des chants de guerre ou d'amour.

Et Charlotte ! avec sa jeune et virginale figure d'une pureté de lignes plastique, ses lèvres roses finement découpées, ses cheveux bruns ondoyant sur son front et retombant en longs anneaux sur son col, ses joues revêtues d'un pudique incarnat, ses grands yeux noirs veloutés et lumineux, elle apparaissait comme une poésie vivante ; elle était belle sans prétention, gracieuse sans coquetterie, et son regard et son sourire annonçaient une intelligence peu ordinaire.

A cette époque, deux femmes à Berlin semblaient se disputer le privilège d'attirer l'attention des beaux esprits : madame Bettina d'Arnim, qui avait écrit de si tendres lettres à Goethe, et madame Rachel Varnhagen, dont un cercle de fidèles recueillait comme des oracles sybilliques les moindres paroles.

J'ai eu l'honneur de connaître ces deux illustrations. Charlotte Stieglitz leur était aussi supérieure par son véritable esprit que par sa jeunesse et sa beauté. Elle n'avait à ses

—pieds mignons aucune teinte de blue stocking, et dans sa jolie tête, pas la moindre envie des succès de salon. Elle sortait fort peu et ne recevait qu'un très petit nombre de personnes.

—Quelle charmante femme ! disais-je un soir, en quittant sa demeure, avec un collègue de son mari, un employé de la bibliothèque royale.

—Oui, me répondit-il, et plus vous la verrez, plus vous serez frappé de ses qualités. Vous ne l'avez pas encore entendu chanter ? C'est une excellente musicienne. Vous avez jusqu'à présent peu causé avec elle : vous serez surpris du mouvement de ses idées. A une très grande modestie elle unit une sérieuse instruction : à une vive sensibilité, une extrême énergie.

—Son mari est aussi fort agréable.

—Oui.

—Et un écrivain distingué !

—Pas du premier ordre, à son grand regret.

—S'il n'est point satisfait de son sort, il me paraît injuste envers la Providence. Ce que je viens de voir dans cette maison : jeunesse, amour, poésie, calme retraite, cela me semble l'idéal d'un bonheur humain.

—Je crains que ce bonheur ne soit souvent troublé.

Cette mélancolique remarque n'était que trop juste. Bientôt, je fus forcé de reconnaître que Charlotte et Henri Stieglitz n'étaient point heureux comme je l'avais imaginé. En retournant chez eux, quelquefois, je les trouvais assis l'un en face de l'autre d'un air morne et abattu. Ils faisaient un effort pour s'égayer et causer avec moi : mais malgré eux, je remarquais

leur contrainte et me sentais par là embarrassé. Quelquefois, à nos tentatives d'entretien succédait tout à coup un long silence, non point ce silence d'un doux recueillement que les Allemands représentent par cette image poétique : "*Ein Engel schwebt über uns*" (Un ange plane sur nous,) mais ce lourd silence produit par les difficultés d'une conversation dont on cherche vainement à renouer les fils interrompus. Quelquefois Charlotte se mettait à son piano et en faisait vivement résonner les touches. Elle avait une voix d'une délicate suavité quand elle parlait, d'une étonnante plénitude quand elle chantait, et en ces moments-là, il me semblait qu'elle faisait de la musique, non point pour se délecter dans un de ses goûts artistiques, mais pour distraire son mari et se distraire elle-même d'une pénible préoccupation.

Quelquefois, ces deux figures m'apparaissaient non plus seulement préoccupées et soucieuses, mais très tristes, et la maison où je les voyais était triste aussi, une grande maison noire, de l'autre côté de la Sprée, dans le *Schiffbauerdamm*, un vilain quartier, sablonneux et boueux. On éprouvait une impression sinistre en se dirigeant le soir de ce côté, par une avenue mal éclairée, et en traversant un sombre pont.

Henri et Charlotte s'aimaient. Ils jouissaient de l'estime et de l'affection de tous ceux qui les connaissaient. S'ils n'étaient pas riches, ils possédaient au moins tout ce qui constitue une honnête aisance, et ils avaient un oncle, le riche banquier Stieglitz, de Pétersbourg, qui, au besoin, leur aurait tendu une main généreuse.

Cependant, ils étaient l'un et l'autre obsédés par un chagrin qu'ils ne pouvaient surmonter. Ils ne disaient point la cause de ce chagrin. Je n'étais point assez lié avec eux pour la leur demander, et je les quittai sans la savoir.

L'année suivante, je retournais de nouveau à Berlin. Un

matin, j'allais frapper à leur porte, et les trouvais tout autres que je les avais laissés.

—Soyez plus que jamais le bienvenu, me dit Charlotte d'un ton joyeux. A votre dernier voyage vous nous avez vus souvent bien maussades. Henri était souffrant, et moi naturellement je souffrais avec lui. Grâce au ciel, c'est fini. Notre oncle a justement découvert le remède qu'il nous fallait : un voyage, un délicieux voyage qui nous a rendu une nouvelle vie.

Au même instant, Henri rentra tout riant et pimpant. Il m'invita à dîner, et j'acceptai. Pendant les quelques heures que nous passâmes ensemble ce jour-là, il me charma par sa gaieté. Il me raconta, tantôt avec une amusante vivacité, tantôt avec un enthousiasme poétique, le long trajet qu'il venait de faire à travers les plages maritimes de l'Allemagne du Nord, les sites étonnants de la Finlande, les grandes villes de la Russie. Il avait eu là des impressions toutes nouvelles. Il avait contemplé des paysages, observé des physionomies, noté des scènes de mœurs qui lui faisaient concevoir des plans de poèmes dont le succès lui paraissait indubitable.

Charlotte n'avait peut-être pas tout à fait la même certitude. Cependant, elle s'associait à ses espérances, et par là reprenait réellement, comme elle l'avait dit, une nouvelle vie.

Huit mois plus tard, les journaux annonçaient sa mort fatale.

Quelques mois après, je recevais un livre écrit par M. Th. Mundt avec une pieuse émotion et un remarquable talent.

Par ce livre, j'apprenais l'histoire de cette malheureuse femme, ses douleurs et son désespoir.

C'était la fille d'un honorable négociant de Leipzig. De bonne heure, elle se fit remarquer par son ardeur pour l'étude,

son penchant particulier pour la poésie, et son esprit rêveur, un peu prompt à s'exalter. Un jour, son frère lui présenta un de ses condisciples, un beau jeune homme aux cheveux noirs, à l'œil vif, qui composait des vers avec une prodigieuse facilité, et qui, à cette auréole d'écrivain, joignait déjà une petite auréole de persécution. Inscrit comme élève à l'Université de Gœttingue, il avait été banni de cette ville pour s'être associé à une manifestation politique, et il venait continuer ses études à Leipzig.

Henri avait alors dix-neuf ans : Charlotte en avait seize.

Henri retourna dans la maison où il avait été amicalement accueilli, une maison idyllique, qu'on appelait la Maison bleue, construite en dehors de la ville, de l'autre côté des vieux remparts, au milieu d'un vaste square parsemé de fleurs et coupé par de verts enclos.

Dans les soirées d'été, Charlotte descendait avec ses parents en un frais jardin.

Henri arrivait et s'asseyait à côté d'elle sous les rameaux de tilleuls odorants. Tous deux se disaient leurs goûts littéraires, leurs désirs intellectuels, leurs rêveries idéales : Wilhelm Meister, dans ses *Lehrjahre*, plein d'ardeur et de confiance, et Mignon, une Mignon allemande, aspirant au ciel lumineux, aux fleurs embaumées d'une magique région.

Ils s'aimèrent ainsi et se fiancèrent par un anneau de poésie.

En Allemagne, comme en Danemark et en Suède, les fiançailles constituent un engagement solennel, consacré par plusieurs cérémonies et difficile à rompre. Elles précèdent d'une année au moins le mariage, et souvent durent beaucoup plus longtemps. Mais les fiancés ont plusieurs agréables prérogatives. S'ils demeurent dans le même lieu, ils se voient chaque

jour, causent entre eux tant qu'il leur plaît, et se promènent bras dessus bras dessous librement. Personne ne leur fait l'injure de les surveiller ; personne ne les gêne dans leurs secrets entretiens, et à chaque dîner, à chaque bal, où l'un d'eux est invité, l'autre doit l'être également.

S'ils résident en deux différents pays, ils s'écrivent régulièrement, avec l'affectueux tutoiement, si doux dans les expansions du cœur, si indigne et cruel dans les arrêts de notre première république, et ils doivent tâcher de se réunir en plusieurs circonstances.

Le *verlobte* d'Allemagne, le *kaeraste* de Suède, n'hésite pas, s'il en a la liberté, à se mettre en route, dans la plus mauvaise saison, pour s'en aller à une longue distance rejoindre sa fiancée au jour anniversaire de sa naissance, ou pour célébrer avec elle la grande fête de Noël.

Jours de fiançailles ! chaste poème de l'amour, vermeille aurore de la vie conjugale, chant de l'alouette au matin de la vie, jours de bénédiction pour ceux dont ils éclairent de plus en plus les pensées et fortifient les résolutions, et pour d'autres, tristes jours d'une lente épreuve, après laquelle on arrive à la couronne du mariage, le cœur vieilli, refroidi, appauvri.

Henri Stieglitz, n'ayant pas de fortune et se fiançant avec la belle Charlotte, qui n'en avait guère plus, devait nécessairement, avant de se marier, essayer d'acquérir un revenu par un emploi.

Ses études universitaires finies à Leipzig, il se rendit à Berlin et y resta cinq ans. Il écrivait alors assidûment à Charlotte de longues lettres qui ont été réunies et publiées en deux gros volumes après sa mort. Il y a dans ces lettres une vive sève de jeunesse, mais peu de profondeur. Les vers s'y joignent galamment à la prose pour célébrer les charmes

de cette fiancée, que Stieglitz appelle sa lumière, son étoile, son soleil et sa rose. Mais on dirait que ces images lui tiennent lieu d'un sentiment plus sérieux. Il aime cependant Charlotte : on ne peut en douter. Mais en lisant ses lettres, on en vient à penser qu'il a pour elle un amour d'imagination plus qu'un amour de cœur. Il n'est qu'à cinquante lieues d'elle, et il pourrait aisément la voir. Mais pendant ses vacances, il préfère entreprendre un voyage, tantôt en Bavière, tantôt en Poméranie, puis en Silésie, et, un jour, il déclare qu'il ne voudrait pas se marier avant d'avoir vu Rome.

Dans le cours de ses excursions, il continue sa correspondance avec Charlotte : il lui raconte de point en point toutes ses émotions et lui envoie toutes les strophes qu'il a composées. Mais il lui écrit de telle sorte, qu'il semble trouver plus d'agrément à lui écrire qu'à être près d'elle, et il lui adresse tant de vers, et lui parle si fréquemment de ses odes et de ses *Tableaux de l'Orient*, qu'on doit croire que ce qu'il attend surtout de la belle jeune fille dont il est destiné à être le mari, c'est une inspiration et un accord dans son ardeur poétique.

Il avait, en effet, par-dessus tout, la passion de la poésie et l'espoir de s'élever au rang des premiers écrivains de son pays. Charlotte, dans l'ingénuité de son amour, s'associait à cette espérance et s'énorgueillissait d'épouser un émule de Goethe et de Schiller. Mais un jour vint où elle dut songer qu'il ne prendrait point un si grand essor, et un jour vint où lui-même se sentit fort ébranlé dans son ambition. De là les opiniâtres efforts, les luttes fiévreuses, et enfin les douleurs qui le terrassaient et qui accablèrent la jeune femme.

Une fois, comme il en revenait sans cesse à ses poésies, et se plaignait d'être obligé de s'en détourner chaque jour pour accomplir sa tâche officielle. Charlotte lui écrivait : " Il y a des moments où je voudrais être, non point ta fiancée, mais ton amie, pour ne pas te donner un souci matériel."

Une autre fois, elle lui adressa cette sévère remontrance : “ Quand je te voue mes meilleurs souhaits, c'est dur pour moi, c'est bien dur de te voir, ennemi de toi-même, t'agiter, te tourmenter sans cesse. Malheur à toi ! malheur à moi ! si, dans ta vocation de poète, tu n'es pas satisfait de travailler dans la mesure de tes facultés. Il doit y avoir une joie salutaire dans le travail ; mais, en outre-passant tes forces, tu te condamnes à la prostration de l'esprit et du corps.”

Ainsi disait Charlotte, et elle avait raison, mais déjà Henri ne pouvait plus suivre ses conseils.

Cependant après avoir, selon les réglemens prussiens, subi plusieurs examens afin d'obtenir un emploi, il retourna à Leipzig pour s'y marier.

Depuis cinq ans, les deux fiancés s'étaient à peine vus. Ils n'avaient cessé de s'écrire, mais ils avaient désappris à se parler ; ils s'aimaient encore, mais leur amour n'avait plus la même foi ni le même prestige : Henri arrivait à Leipzig l'esprit fatigué, et Charlotte était inquiète.

Leur mariage fut célébré tristement, et tristement aussi ils se mirent en route pour faire leur voyage de noces. Au moment où ils achevaient leurs préparatifs de départ, Henri remarqua qu'il n'avait pas une arme pour se défendre en cas de besoin. Charlotte sortit et acheta un poignard.

Puis ils montèrent en voiture et s'en allèrent par la Thuringe, par Francfort, dans les provinces du Rhin.

Puis, à la fin de l'été, les voilà rentrés à Berlin, installés dans leur demeure et commençant un autre acte de leur fatal drame.

Certes, quand on songe à ce qu'il y a d'accidents, de

désordres, de deuils inconsolables et de misère mortelle dans certaines destinées humaines, on n'est pas tenté de s'apitoyer sur le sort de deux mariés qui ont la jeunesse, la beauté, l'esprit, et sinon la fortune, au moins le bien-être matériel. Mais il y a des maladies morales plus tenaces, plus cruelles, souvent plus irrémédiables que les plus dangereuses infirmités physiques. Il y a dans l'océan de la vie des naufrages plus désastreux que ceux d'une cargaison de navires, les naufrages des plus précieux dons de Dieu, du rayon de l'âme, de la pensée, et Henri et Charlotte s'en vont vers leur naufrage.

A les voir pourtant dans leur humble maison, sur les bords de la Sprée, si loin des orageux parages qui pourraient deviner leur péril ?

Henri est employé à la bibliothèque royale, et en même temps professeur dans un gymnase, deux places littéraires qui doivent s'accorder avec ses goûts. Mais il se révolte contre la nécessité qui le force à gagner ainsi un salaire mensuel ; il voudrait être libre de se consacrer à toute heure tout entier à la poésie.

Le matin, il quitte sa demeure pour aller remplir ses fonctions, et ne rentre guère que le soir.

Charlotte, pendant ce temps, reste seule dans sa chambre, pensant à lui avec une pénible sollicitude. Elle l'a vu sortir pensif et sombre. Elle le verra rentrer soucieux et fatigué.

Sa tâche officielle est finie, et il voudrait alors continuer ses *Tableaux de l'Orient*, finir une ode ou une scène dramatique. S'il y réussit, la satisfaction qu'il en éprouve le ranime, sinon il s'assombrit encore plus.

Quelquefois pour le distraire, Charlotte lui chante les chants qu'il aime. Quelquefois elle l'assiste dans ses compositions, e

fait de très jolis vers. Le plus souvent, tous deux passent leurs soirées silencieusement et tristement.

Les jours, les semaines, les mois se succèdent, et de plus en plus, le mal s'aggrave. La publication des *Tableaux de l'Orient* n'a point produit l'effet que Henri en attendait.

Quel bonheur pour lui et pour la douce Charlotte si cette déception pouvait l'éclairer, s'il pouvait se contenter d'être tout simplement un homme de talent, un des notables dans le second rang ! Mais il a une autre ambition, il s'irrite de son insuccès : il veut faire de nouveaux efforts pour acquérir le renom qu'il ambitionne, et ces efforts surexcitent ses nerfs, puis l'accablent.

De temps à autre une visite d'amis, une soirée au dehors, un concert ou un spectacle, courte récréation ! Puis les deux époux se retrouvent dans leur morne solitude, l'un en face de l'autre, Charlotte inquiète ; Henri taciturne, abattu ou exalté par une nouvelle conception, et travaillant avec un fiévreux transport.

Dans ces longues péripéties, pas une perspective de tranquillité assurée ; dans ces nuages, pas un rayon durable, pas un sourire d'enfant qui éclaire et égaye la maison. Charlotte n'eut pas la joie de devenir mère, et par malheur, tout en parlant souvent de Dieu, elle n'avait pas le sentiment de foi qui console les affligés et souvent leur donne une force miraculeuse par un espoir surnaturel.

Henri était malade, Charlotte tomba malade aussi. Les médecins prescrivaient le repos, la distraction. Un voyage à Doberan, sur les côtes de la Baltique, leur fit quelque bien. Leur voyage en Russie les raviva de telle sorte, qu'à leur retour ils semblaient régénérés.

Cette heureuse phase ne fut pas de longue durée. Bientôt

Henri, qui par sa sérénité réjouissait ses amis et ravissait Charlotte, fut ressaisi par son démon funeste. *Demon Thought*, a dit Byron, démon de la pensée fougueuse, ambitieuse, déréglée.

Le voilà de nouveau, le débile poète, dans son état de fièvre, de surexcitation, puis de dépérissement, et Charlotte, que cette rechute inattendue désola, essayant encore de le sauver, invoquant de tout côté un conseil, un appui. On lui ordonna les eaux de Kissingen. Elle y conduisit son malade, et six semaines après, elle le ramenait à Berlin, plus malade moralement qu'il ne l'avait jamais été. Alors, elle se sentit désespérée, et sa tête s'égara. Toutes les prescriptions médicales vainement employées, tout une œuvre de patience et de tendresse également inutile, et Henri encore si jeune !

Elle songea qu'un grand malheur pourrait, par une sorte de commotion électrique, le relever de sa léthargie mentale, raviver son ardeur juvénile et ses facultés engourdies. Elle était si aimée de lui, que le plus grand malheur qu'il pût éprouver, c'était de la perdre. Dans la sombre concentration de sa douleur, dans la folle effervescence de son idée de dévouement, elle décida qu'il la perdrait.

Elle résolut de mourir.

Pauvre femme abusée par les rêves de son ambition conjugale, par la *fata morgana* d'une gloire littéraire ! Peut-être tenait-elle encore à ces rêves, non plus pour elle-même, mais pour celui avec qui elle les avait faits, dans le jardin de Leipzig, à l'aurore de ses fiançailles. Peut-être espérait-elle réellement, dans sa pensée mystique, faire jaillir, en la frappant d'un coup de foudre, des flots de poésie d'une âme en apparence desséchée, comme Moïse fit jaillir les eaux du roc, en les frappant de sa baguette. Peut-être aussi que, sans vouloir se l'avouer, l'infortunée Charlotte était lasse de sa déception, lasse de sa longue tâche, lasse de vivre, et qu'elle idéalisait

son suicide par l'éclat d'un témoignage d'amour extraordinaire, d'un sacrifice sans pareil.

Quoi qu'il en soit, elle s'affermir secrètement dans son projet, si secrètement, que plusieurs semaines avant sa mort, personne, en la voyant, n'aurait pu le deviner. Elle était grave et pensive, mais calme. Un peu plus tard, on pouvait même remarquer sur sa physionomie une expression de contentement inaccoutumée. Elle ne se plaignait plus de la vie : elle allait la quitter.

C'était au mois de décembre. Quand vint Noël, elle pria son mari de ne point acheter pour elle d'inutiles étrennes, de lui donner seulement un livre qu'il aimait. Elle passa la soirée de cette fête solennelle chez la propriétaire de la maison où elle demeurait, et caressa avec une tendresse touchante les enfants.

Le lendemain, elle mit en ordre quelques papiers, et envoya un petit présent de Noël à un ami, en lui écrivant une affectueuse lettre.

Le 27 et le 28, elle lisait encore tranquillement les œuvres de Lessing. Le 29, qui devait être le jour fatal, elle fit une promenade avec son mari. La veille, il avait été en proie à ses crises nerveuses. Ce jour-là, il était plongé dans une profonde tristesse. Elle le regardait avec une douce pitié, et, lui rappelant leurs années d'autrefois, elle lui disait :

“ Henri, si tu voulais, tu pourrais retrouver le calme de l'esprit ; mais il faut vouloir résolument. Il faut aussi savoir attendre, et au besoin savoir se résigner.”

Il penchait la tête et ne répondait que par monosyllabes.

Ce fut le dernier entretien.

XAVIER MARMIER.

(A suivre.)



DES SOUMISSIONS cachetées, marquées "HABILLEMENT POUR LA POLICE A CHEVAL" et adressées à l'Hon. Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi de lundi, le 16 avril 1888.

On pourra obtenir des formules imprimées de soumission, contenant tous les renseignements quant aux articles et les quantités requis, en s'adressant au soussigné.

Aucune soumission ne sera reçue à moins d'être faite sur ces formules imprimées.

On pourra voir des échantillons de tous les articles au bureau du soussigné.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque canadienne, pour une somme *égale à dix pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire ou s'il néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

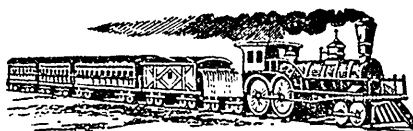
Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED. WHITE,

Contrôleur,

P. C. N. O.

Ottawa, 12 mars 1888.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALL,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur

Ottawa, novembre 1886.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1888—HIVER—1883

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal	Québec	10.15 p.m.	7.00 a.m.
"	"	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec	Montréal	8.30 p.m.	6.00 a.m.
"	"	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal	Portland	10.15 p.m.	12.05 p.m.
"	Island Pond	3.15 p.m.	9.30 p.m.
"	Toronto	1.00 p.m.	6.30 p.m.
"	"	8.55 a.m.	10.40 p.m.
"	"	8.55 p.m.	8.55 a.m.
"	St. Jean	4.30 p.m.	5.30 p.m.
"	"	4.20 p.m.	5.20 a.m.
"	"	8.30 a.m.	9.20 a.m.
"	"	8.30 p.m.	9.20 p.m.
"	Lake Champlain Junction	4.00 p.m.	6.25 p.m.
"	Ottawa	8.50 a.m.	12.20 p.m.
"	"	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant-général*
W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTREAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au Département des impressions
et de la papeterie publiques.

B. CHAMBERLIN,

Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la papeterie.

OTTAWA, 5 Janvier 1887.

PROVINCE DU CANADA

	§	c.		§	c.
Statuts Refondus H. C.	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.	3	25	Ordres en Conseil, a 1874.	1	25
Code de Procédure Civil.	1	50			

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		§	c.	Vic.		§	c.
32&33	Statuts de 1869	1	50	47	Statuts de 1884. Vol. I.	1	00
33	“ “ 1870	0	80	“	“ “ Vol. II.	1	00
34	“ “ 1871	0	80	“	“ “ Vols. I & II.	1	80
35	“ “ 1872	2	00	48-49	“ “ 1885. Vol. I.	1	00
36	“ “ 1873	1	60	“	“ “ Vol. II.	0	50
37	“ “ 1874	1	43	“	“ “ Vols. I & II.	1	50
38	“ “ 1875. Vol. I.	1	50	49	“ “ 1886. Vol. I.	1	00
“	“ “ Vol. II.	0	80	“	“ “ Vol. II.	0	50
39	“ “ 1876. Vol. I.	0	80	“	“ “ Vols. I & II.	1	50
“	“ “ Vol. II.	0	80	50-51	“ “ 1887. Vol. I.	1	00
“	“ “ Vols. I, II.	1	50	“	“ “ Vol. II.	1	00
40	“ “ 1877. Vol. I.	1	00	“	“ “ Vols. I & II.	1	80
“	“ “ Vol. II.	0	60	19	Revised Statutes, 1886, in 2 Vols. (in ordinary Statute binding)	5	00
41	“ “ 1878. Vol. I.	0	80	Do.	half bound calf.	5	50
“	“ “ Vol. II.	0	35	Do.	full bound sheep	6	25
“	“ “ Vols. I, II.	1	00	Do.	“ “ calf.	6	50
42	“ “ 1879. Vol. I.	1	25	Supplementary Vol. to Rev. Stat. containing Acts of the Provinces and of Canada not repealed by the Revised Statutes:			
“	“ “ Vol. II.	0	40	Statute Binding.	2	50	
“	“ “ Vols. I, II.	1	50	Half bound calf.	2	75	
43	“ “ 1880. Vol. I.	1	25	Full bound sheep.	3	00	
“	“ “ Vol. II.	0	50	“ “ calf.	3	25	
“	“ “ Vols. I, II.	1	60	Criminal Law, 1867 to 1887, Statute Binding.	1	00	
44	“ “ 1881. Vol. I.	0	80	Do.	half bound calf.	1	25
“	“ “ Vol. II.	0	60	Do.	full bound sheep.	1	50
“	“ “ Vols. I, II.	1	25	Do.	“ “ calf.	1	75
45	“ “ 1882. Vol. I.	1	00				
“	“ “ Vol. II.	1	00				
“	“ “ Vols. I, II.	2	00				
46	“ “ 1883. Vol. I.	1	60				
“	“ “ Vol. II.	0	60				
“	“ “ Vols. I, II.	2	00				